

J'aperçois la figure éveillée d'une fillette que la conversation avait attirée. J'allais me retirer, quand j'entendis la petite dire à sa mère : " Mais j'ai trois cents que papa m'a donnés ", et toute joyeuse elle va ouvrir le précieux coffret qui contenait tout son trésor.

Le bon Dieu ménage ainsi de distance en distance les consolations, les traits édifiants : je l'en remercie, car la route est parfois rude, elle commence même à paraître longue. Au cours de ces visites j'ai été heureux de constater l'intérêt que le monde charitable porte à notre œuvre. D'autre part j'ai l'assurance que le bon Dieu pense toujours à nous, car Il nous envoie de temps en temps ses représentants. Dernièrement ce sont deux frères que l'on m'amène l'un a 14 ans l'autre 10 ans et demi, tous les deux courent les rues depuis un an, le dernier n'a pas encore communié. Il n'y a pas à chercher si nous avons de la place et les deux enfants sont inscrits. Le lendemain il faut les chausser, dans quelques jours ils viendront demander un habillement un peu plus chaud. Je vous quitte, chers lecteurs pour continuer ma quête, nos enfants en ont besoin.

A. NUNESVAIS,

Prêtre Supérieur.

Une larme de saint Vincent de Paul

Un jour, le saint apprend qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Anne d'Autriche, pieuse mère de Louis XIV, à laquelle il avait souvent donné des conseils : à ce titre, il avait ses entrées à la cour, à toute heure. Il est doublement préoccupé de la Reine qui dépense tant d'argent pour plaire aux vaniteux ce soir-là, et de ses enfants-trouvés qui vont mourir de faim si l'on cesse d'être généreux. Il n'hésite pas, il arrive jusqu'aux salons avec son pauvre habit, sa barbe inculte et ses cheveux blancs ; les courtisans parfumés se mettent à sourire...

" Reine, dit-il, vous allez à une fête. Il me tarde aussi de procurer une fête aux pauvres oiselets mourant de faim dans leurs nids et qui sont les enfants-trouvés. Mes mains sont vides, mais bénie soit leur misère, pour vous, car vous n'avez jamais refusé de les secourir."

Anne d'Autriche avait l'âme grande et sensible ; elle se regarde et rougit de son luxe comme d'autres de leur dénue-
ment, et, détachant les pierreries de son front, les bracelets de